

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 71 (1962)
Heft: 5

Artikel: Alchimistes, médecins et apothicaires d'autrefois
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-683474>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ALCHIMISTES, MÉDECINS ET APOTHICAIRES D'AUTREFOIS

Une exposition fort intéressante est ouverte cet été au château de Nyon. Sous le nom d'« Alchimistes, médecins et apothicaires d'autrefois », elle présente un très bel ensemble d'objets relatifs à l'histoire de la médecine et de la pharmacie. Nous avons tenu à la signaler aux lecteurs de notre revue, les nombreux objets et documents qu'elle rassemble ne touchent-ils pas tous à cet art aussi vieux que l'homme, celui d'aider et de soulager son prochain dans les maux qui le frappent?

*

En présentant cette exposition, le docteur Roger Joris, qui en est l'animateur, note combien l'histoire de la médecine est liée à celle de l'humanité. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire son propos:

« La médecine, dit-il, a commencé le jour où le premier homme est apparu sur terre. Car ce premier homme a dû se défendre contre les éléments dont il était la victime, en même temps que contre les défaillances de son organisme.

Puis le docteur Joris montre les différents visages de la médecine:

La médecine a commencé par être instinctive; une sorte d'hygiène de vie, une façon de se comporter et de s'habiller, une prudence dans le choix des aliments; en fait, elle procédait avant tout de l'instinct de conservation.

Mais avec les progrès de la civilisation, l'homme cherche à expliquer toutes les maladies par l'interven-

tion d'un dieu ou d'entité non déterminée, de forces mystérieuses, nous avons alors une médecine théologique et métaphysique.

Enfin le développement des sciences — physique, chimie, physiologie, anatomie, biologie — rend la médecine plus complète, et ce n'est qu'alors que l'on peut parler vraiment de médecine scientifique. »

Ces divisions, le docteur Joris le fait remarquer, ne sont d'ailleurs pas des divisions chronologiques: de tous temps elles ont pu exister simultanément. Le propos de l'exposition, c'est précisément de montrer cette coexistence des trois modes médicaux.

C'est ainsi qu'elle présente un crâne de l'âge du bronze qui a été trépané et dont la cicatrisation prouve que l'homme a survécu à cette délicate opération; mais, l'on sait que les premiers hommes de cette époque de la préhistoire avaient recours à des formules magiques pour se protéger. En remontant le cours de l'histoire, on retrouvera toujours, à toutes les époques, les trois méthodes employées simultanément, avec prédominance toutefois de l'une d'elles.

On voit à l'exposition nyonnaise une photographie — l'original est dans un musée américain — du plus ancien texte médical écrit et connu, une tablette d'argile provenant des ruines de l'antique Nippur et datant du troisième millénaire avant Jésus-Christ; le médecin sumérien y a gravé une série d'ordonnances pour la fabrication de médicaments à base minérale, végétale



Une pharmacie de jadis reconstituée à l'exposition

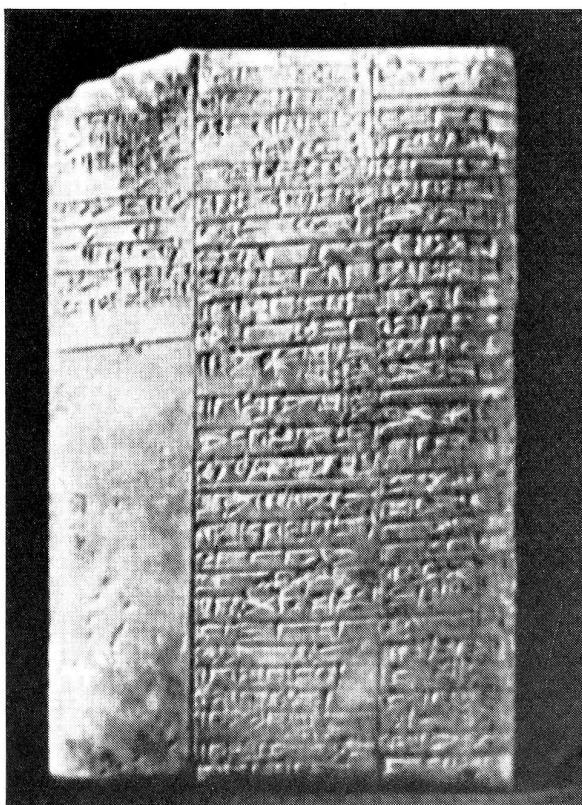
(Photo Mick Desarzens, Genève)



Quelques pots à médicaments — albarello — de la collection Reber

(Photo Mick Desarzens)

et animale, sans indiquer toutefois les maladies contre lesquelles ils étaient utilisés. « Il est intéressant de remarquer, note à ce propos le docteur Joris, que » le médecin n'a recours ni aux formules magiques ni aux incantations tandis que de nombreuses autres plaquettes retrouvées à Sumer sont couvertes d'inscriptions de telle sorte. Cela montre aussi la simultanéité de la médecine scientifique et de la magie. » (S.-N. Kramer)



Le plus ancien document médical connu, la tablette de Nippur où trois mille ans avant notre ère, un médecin sumérien a gravé des ordonnances

Ses organisateurs n'ont pas voulu assurément procéder à « une exposition exhaustive de l'histoire des sciences médicales à travers le monde ». Forcés de se limiter dans leur choix, ils ont dû laisser de côté tout ce qui a trait à l'histoire de la médecine dans d'autres continents que l'Europe.

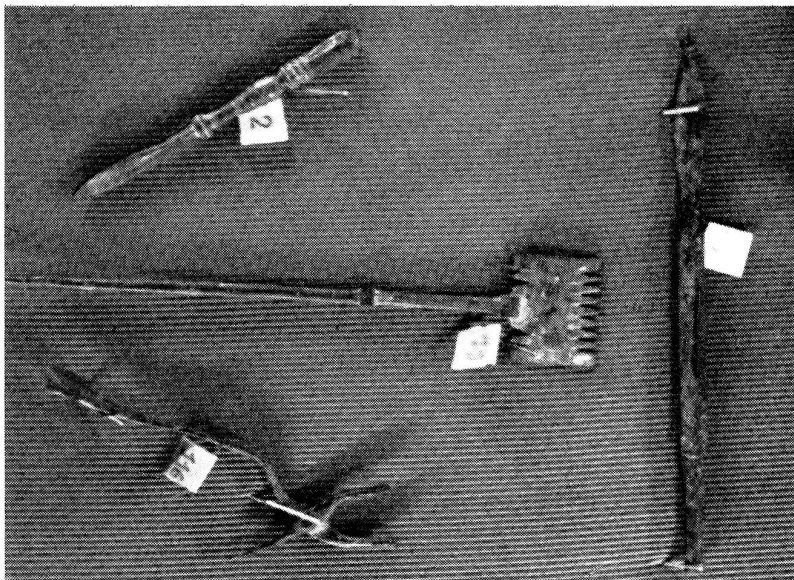
Dans son introduction, le docteur Joris a rappelé les origines de la médecine dès l'aube de notre civilisation occidentale. De la tablette sumérienne nous passons aux papyrus Ebers, Edw. Smith ou Kahoun qui nous apportent de véritables traités de médecine, de chirurgie et de gynécologie dans l'antique Egypte et dont le plus ancien date du XIX^e siècle avant Jésus-Christ. Nous arrivons, mille ans plus tard, aux médecins grecs et, avec eux, à Hippocrate dont le serment est toujours à l'honneur dans bien des Facultés modernes, à l'Ecole d'Alexandrie, puis à Galien cinq cents ans plus tard.

Vers l'an mille, ce sont les Arabes en Espagne, et l'Ecole de Salerne en Italie qui sont les gardiens de la science médicale héritée des Grecs, jusqu'à la Renaissance, le monde occidental s'en tiendra en médecine aux instructions d'Hippocrate et de Galien. La venue de Paracelse * va révolutionner la science médicale et ouvrir la voie aux découvertes modernes. Les inventions vont alors se multipliant, les sciences progressant, jusqu'à notre époque contemporaine qui a vu devenir réalité le vieux rêve des alchimistes rêvant de la transmutation des métaux, la connaissance et la réalisation de la désintégration atomique. Mais, comme le note en terminant son introduction le docteur Joris, « ce que les hommes ont gagné en technique, peut-être l'ont-ils perdu en humanisme. » Un retour en arrière comme celui que nous propose l'exposition nyonnaise ne nous permet-il pas, justement, de retrouver un peu de cet humanisme perdu...

*

Sans pouvoir entrer dans le détail des quelque 450 pièces exposées — appareils médicaux anciens et amu-

* Et d'autres savants.



Quelques instruments de chirurgie gréco-romains; en bas à gauche, pince pour opérer la luette
(Collection Pharmacie Principale)

lettes, récipients pharmaceutiques de tous genres et de toutes époques, ouvrages anciens, portraits de médecins, documents — signalons les reconstitutions d'une ancienne pharmacie et d'un atelier d'alchimiste.

Signalons surtout le rare ensemble d'instruments chirurgicaux gréco-romains appartenant à la fondation

Hardt et devenus propriété de la Pharmacie principale à Genève et la très belle collection de pots de pharmacie de feu M. Reber, pharmacien à Genève, propriété aujourd'hui de l'école de pharmacie de Lausanne. D'origine italienne pour la plupart, ces vases de faïence décorée de toutes formes et couleurs forment à eux seuls un ensemble digne d'être vu.

Un important progrès réalisé au Laboratoire central de transfusion sanguine

L'EMPLOI THÉRAPEUTIQUE DE LA GAMMAGLOBULINE HUMAINE

Dr N. M.

La revue *La Croix-Rouge suisse* a publié (15 octobre 1959) un article consacré à l'emploi de la gammaglobuline dans le traitement des affections bactériennes généralisées. Cette thérapeutique, appliquée pour la première fois à l'Hôpital bernois de la Tiefenau par le Dr Barandun, dans le service du professeur Riva, a déjà permis de sauver de nombreux patients atteints d'infections bactériennes résistant aux antibiotiques.

L'administration de gammaglobuline présente toutefois des inconvénients, en ce sens que ce produit ne peut être injecté que par voie intramusculaire, ce qui retarde l'effet thérapeutique. De plus, la gammaglobuline ainsi introduite dans l'organisme est partiellement détruite avant d'atteindre le siège de l'infection.

Il est par conséquent nécessaire d'administrer au malade une grande quantité du produit pour obtenir les résultats thérapeutiques désirés; ce procédé rend, ou plutôt rendait, le traitement très onéreux. En outre, la présence d'importants dépôts de gammaglobuline dans la musculature était très douloureuse, surtout chez les patients de constitution maigre.

Personne cependant n'aurait osé courir le risque d'introduire de la gammaglobuline directement dans la circulation; en effet, dans les rares cas où l'on procéda de la sorte, on observa de très fortes réactions de choc que les médecins préférèrent éviter.

Recherches sur les raisons de ces réactions

Conscient de l'importance de ce problème, le Dr Barandun décida de rechercher les causes de ces réactions d'incompatibilité et le moyen de les supprimer. Cette question a été résolue grâce à sa persévérance et à la bonne volonté démontrée par ceux de ses patients souffrant d'un syndrome de carence en anticorps. Comme les diabétiques dépendant de l'insuline, ces patients doivent se soumettre à une thérapeutique de longue durée à la gammaglobuline.

Il étudia tout d'abord avec ses collaborateurs, les Drs Kaiser et Jeunet, le tableau clinique de ces réactions d'intolérance et remarqua que le degré des susceptibilités variait selon les malades. Si certains patients supportaient sans inconvénient aucun l'administration intraveineuse de gammaglobuline, d'autres en revanche — notamment les malades atteints du syndrome de carence en anticorps — présentaient des réactions particulièrement fortes et très typiques après l'application de doses minimes: malaises pendant l'injection, rougeurs aiguës de la face, troubles respiratoires, douleurs thoraciques et lombaires. Une à deux heures après l'administration du médicament, ces malades étaient atteints de frissons suivis d'une brève poussée thermique. Or, les patients ayant présenté une réaction de